

L'harmonie architectonique des sculptures de Scrive

Guy Robert

Number 50, Spring 1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58253ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

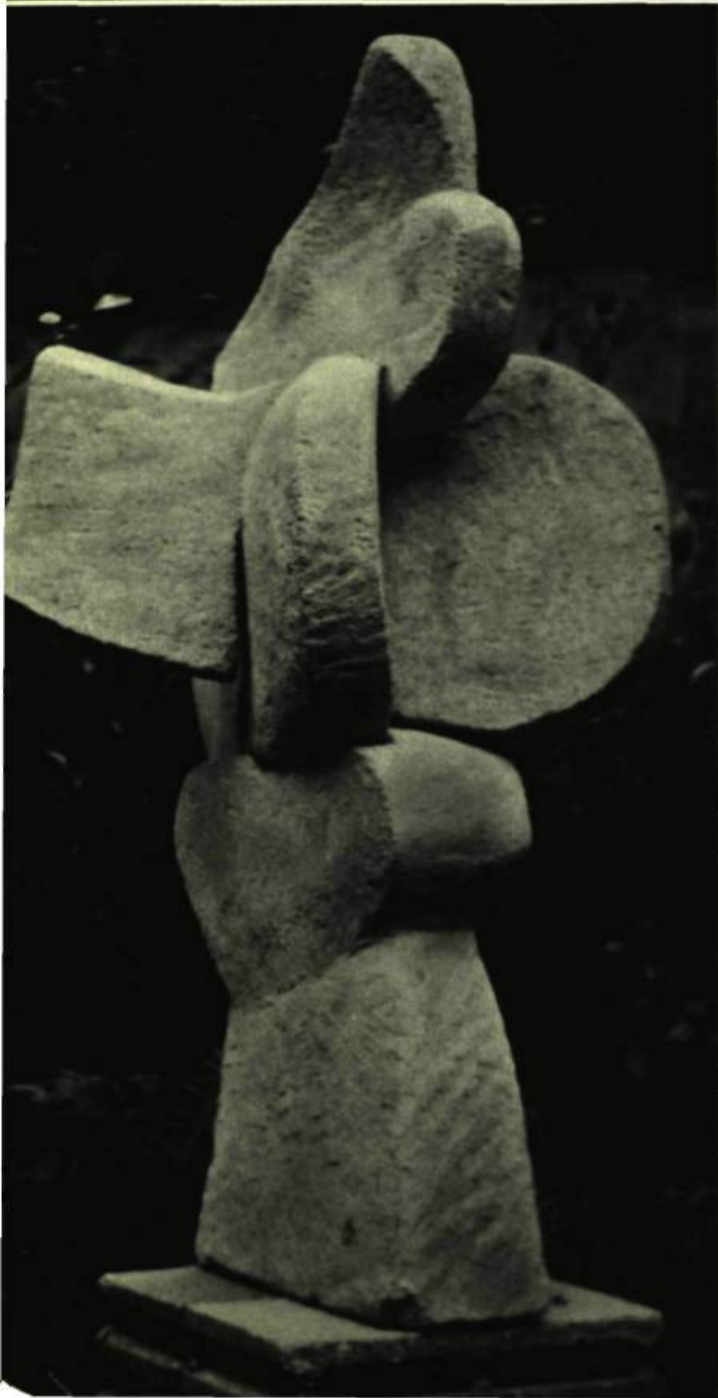
1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robert, G. (1968). L'harmonie architectonique des sculptures de Scrive. *Vie des arts*, (50), 52–55.





L'HARMONIE ARCHITECTONIQUE DES SCULPTURES DE SCRIVE

La peinture et la sculpture sont des enfants abandonnés, leur mère est morte, l'architecture.
par Guy Robert

C'est dans les cahiers de 1948 de Philippe Scrive qu'on trouve cette citation de Valéry, citation qui, comme un défi, donne tout son sens à la recherche du sculpteur.

On parle beaucoup, depuis quelques années, du problème de l'intégration des arts plastiques, de la collaboration entre les architectes et les sculpteurs, peintres. On sent la bâtardise de solutions tronquées qui font de l'œuvre d'art une sorte d'enjoliveur ridicule pour des constructions sans âme ou qui font de l'architecture même une clinquante décoration.

C'est à Fontenay-aux-Roses, en banlieue parisienne, que j'ai rencontré d'abord Philippe Scrive. Je cherchais des participants pour les symposia internationaux de sculpture du Québec. Scrive a été retenu et a participé au Symposium du bois, à Québec, en 1966. Mais avec lui, et lors de notre première rencontre, j'ai compris non seulement la possibilité, mais bien la réalité de l'intégration des arts plastiques. Dans son jardin, il y avait des sculptures en pierre, faites de blocs ajustés les uns aux autres d'une façon exceptionnelle: la précision de la technique n'enlevait rien à la poésie de l'inspiration. La matière avait vu sa forme se transformer, se métamorphoser en des sortes de totems tout empreints de magie et d'une indéfinissable présence. (Photos 2, 3)

Le couple Scrive, charmant comme il y en a peu, et que j'ai retrouvé plus tard chez le sculpteur japonais Otani dans son nouvel atelier de Meudon, a dû me trouver peu bavard en cet après-midi de première rencontre, tout perdu que j'étais devant cette révélation d'un artiste d'une rare qualité.

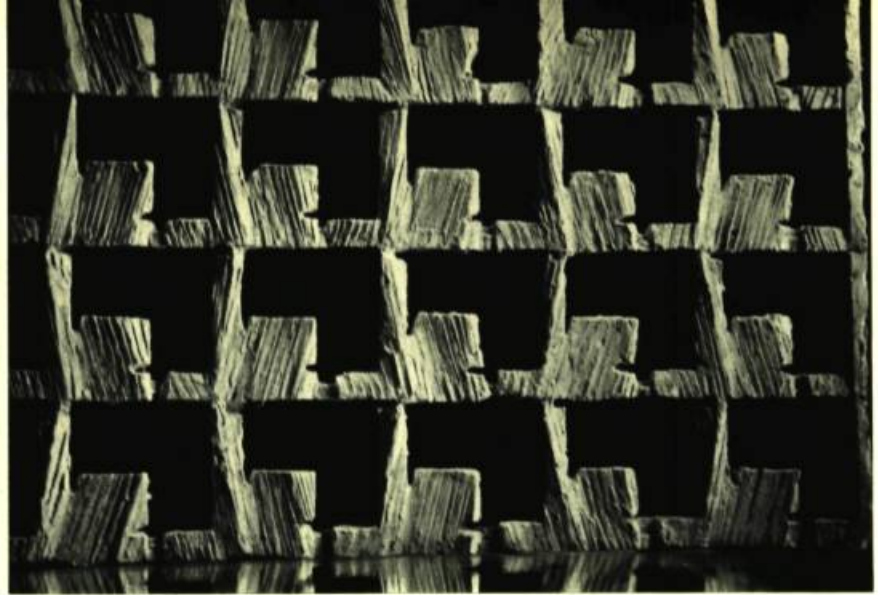
D'ailleurs, avec Philippe Scrive, nous sommes bien en marge des histoires courantes. Sa mère était venue de France en 1916, et en garda toujours une profonde nostalgie. Son père, aîné d'une riche famille industrielle du nord de la France, quitte en 1922 un château d'une trentaine de pièces pour aller se bâtir une cabane de bois dans le fond du Témiscamingue. Philippe y naît le 17 août 1927, quatrième enfant d'une famille de onze.

Les Scrive sont mal acceptés car les cultivateurs les traitent en étrangers. La réalité se fait de plus en plus brutale et insupportable. Du vague à l'âme. La nostalgie de la "douce France" et de la collection d'objets d'art qui se trouvait au château familial. Des soirées d'hiver interminables qu'on meuble en reproduisant minutieusement des tableaux de la Renaissance italienne. Et, comble de paradoxe, on achète un piano, puis le jeune Philippe reçoit un stradivarius de son riche grand-père.

Après une enfance dont les conditions extérieures ressemblaient assez à la misère, Philippe Scrive entreprend à 17 ans des études à l'École des Beaux-Arts de Québec. Pendant dix ans, de 1944 à 1954, Scrive sera étudiant. Deux ans à Québec. Six ans à Paris, où sa marraine le fait venir pour un an. Ce sursis d'un an est prolongé par un concours réussi en sculpture, à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris.

C'est le Paris un peu ébranlé encore, mais effervescent de 1946. Son premier atelier: l'ancienne demeure de François Villon! Dans les caves d'après-guerre, le saxo jazzé remplace





sans remords le stradivarius du Témiscamingue. Nombreux voyages en Grèce, en Italie, en Espagne. Un voyage aux Etats-Unis et au Mexique lui permet de rencontrer F. L. Wright et R. Neutra. A Paris, il rencontre Le Corbusier. Depuis 1955, sa voie est choisie: la sculpture en rapport avec l'architecture. Ses amis sont des architectes.

Les recherches vont bon train, supportées par quelques heureuses chances. C'est un mur d'éléments modulaires qui s'anime, qui se gonfle, qui refait son rythme et repense dans une poésie imprévue son organisation profonde; c'est le mur qui devient architectonique. (Photo 1) Même à l'étape de l'étude, le système rigoureux des lignes horizontales et verticales s'assouplit par l'inclusion d'une ponctuation, d'un signal provoquant dans l'espace statique un bienfaisant divertissement. (Photo 4)

Le mur devient voilier, coq, mélodies et de ses décoffrages l'artiste tire le meilleur parti. (Photo 5) Et puis, l'occasion heureuse se présente, l'espace impose son défi, et Scrive lui trouve sa réplique: au Palais de Justice de Lille, un mur porteur de 12 mètres de haut et de 60 mètres de long, fait de blocs de béton moulés et accrochés à une armature métallique. (Photo 6)

Aujourd'hui, le béton. En masse. En voile. En rythmes. En jazz. Demain, l'acier. Modules emboutis. Ou les plastiques?

Les matériaux ne comptent guère. C'est l'usage qu'on en fait. Usage intelligent et sensible, efficace et lyrique, fonctionnel et esthétique. Formes mûries dans l'âme et moulées dans la matière, portant en filigrane le rêve de Scrive: l'harmonie sculpturale de la construction. Ce qui est peut-être encore une bonne notion de l'architecture . . .

Philippe Scrive est boursier 1967 du Conseil des Arts du Canada.

